N° 977. VENDREDI 20 MAI 1864. 8e ANNÉE

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 19 mai 1864.

BULLETIN.

Bien que rien n'ait transpiré sur les délibérations de la conférence de Londres, la nouvelle de l'ajournement des séances du 28, ne présage pas que l'on soit à la veille de s'entendre.

Quand on se rappelle la promesse solennelle, faite par lord Palmerston d'appuyer le Danemark, on doit se rendre compte de l'impuissance de l'Angleterre et l'on peut être certain qu'elle se verra forcée, par les circonstances à abdiquer toute prétention relative au traité de Londres. Les efforts tentés dans le but d'amener les gouvernements allemands à des concessions resteront donc sans résultats.

Une correspondance particulière de Londres dépeint en ces termes la confusion dans laquelle se trouvent les esprits et les cabinets en Allemagne. Voici les détails curieux qu'elle donne sur les travaux de la conférence :

« La conférence doit s'assembler aujourd'hui et demain, l'on pourra dire ce qui aura été fait, ou peut-être ce qui n'aura pas été fait. On doit discuter la base de la négociation. Le Danemark insiste pour la conservation de ses droits territoriaux. L'Angleterre partage cette idée ; mais elle voudrait faire des concessions pour satisfaire l'Allemagne. L'Autriche se préterait à toute combinaison qui n'assurerait pas à la Prusse la domination virtuelle sur les duchés. La Prusse aimerait à garder les duchés mais elle ne désire pas la paix. La diète fédérale voudrait voir les duchés indépendants et de la Prusse et du Danemark.

» Dans ces circonstances, les Danois sont contents ; pendant que leurs ennemis se disputent leurs dépouilles opimes, ils espèrent recouvrer leur territoire.

» Les correspondants de la presse allemande engagent la Prusse à ne pas aller trop loin pour ne pas forcer l'Angleterre à prendre une attitude active. Mais ces avertissements sont superflus. La reine Victoria à moins d'y être forcée, ne fera pas la guerre à la Prusse, elle a récemment envoyé l'un de ses fils recevoir une décoration prussienne et dans sa retraite elle a reçu le baron de Beust à dîner, et elle a eu une entrevue avec l'agent du prince d'Augustenbourg. Le roi Guillaume de Prusse, qui compte sur les sympathies de la reine Victoria, se soucie peu du parlement, de la presse et du peuple d'Angleterre.

La conduite récente de la Prusse dans le Jutland prouve combien peu cette puissance se préoccupe de l'opinion de l'Europe. La conférence est convenue que pendant l'armistice, il ne sera pas levé de contributions par les armées, qui occupent le territoire Danois ; dans la soirée du 11 mai, le maréchal Wrangel a fait une réquisition dans le Jutland, et les 13 et 14, il a exigé le paiement de ces contributions forcées.

Les représentations adressées à ce sujet par l'Angleterre n'ont pas été prises en considération, ce qui met le comble au rôle fort humiliant du cabinet anglais dans toute l'affaire du Danemark.

Un décret impérial proroge la session législative jusqu'au 25 mai.

Les bruits de modifications du Cabinet anglais continuent à circuler à Londres avec persistance. Des personnes bien informées regardent comme imminente une crise ministérielle.

Quant aux projets de réforme dont il est question depuis quelque temps, en France et dont plusieurs journaux ont entretenu leurs lecteurs, rien n'est venu les confirmer d'une manière positive et il est douteux qu'un changement amène des modifications dans le sens de la responsabilité ministérielle.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« A la suite des conférences ouvertes au ministères des affaires étrangères pour l'établissement d'une ligne telegraphique internationale projetée par M. Balestrini entre le continent européen et l'Amérique, une convention a été signée hier 16 mai, par S. Exc. M. Drouyn de Lhuys, MM. les ministres du Brésil, d'Italie, du Portugal et M. le chargé d'affaires de la république d'Haïti. »

On écrit de Berlin :

Tous les partis, en Prusse, sont d'accord sur l'impossibilité où sont les Duchés de rentrer dans des rapports intimes avec le royaume de Danemark. Les deux nationalites en sont venues au point qu'elles doivent s'opprimer l'une l'autre ou se séparer définitivement. C'est cette thèse qui est soutenue maintenant, avec plus ou moins d'énergie, par les organes du parti libéral aussi bien que par ceux des conservateurs, sans en excepter la *Gazette de la Croix*. Le duc d'Augustenbourg, se fait écrire ce journal, est la personnification des droits et des vœux des habitants des Duchés et c'est là son importance au point de vue politique. Pour trancher la question de droit, il propose de la soumettre à l'arbitrage d'un tribunal composé *ad hoc*. M. de Bismark, au contraire, paraît s'être prononcé en faveur de la proposition faite par le gouvernement français ; il ne veut accepter aucun arrangement qui ne soit approuvé par les habitants des Duchés dûment interrogés.

Dans nos cercles militaires, l'annexion pure et simple des Duchés à la Prusse est regardée comme impossible. La Prusse, sans se contenter d'avantages purement moraux, comme le lui conseille la presse autrichienne, se reserverait de reconnaitre les droits du duc d'Augustenbourg, qui par une convention militaire se mettrait sous l'égide du gouvernement de Berlin. On croit généralement que l'entrevue que le duc d'Augustenbourg vient d'avoir avec le prince et la princesse royale à Hambourg, n'est pas étrangère à cette solution. A ce sujet, il faut noter les paroles que le pasteur Schrœdher a adressées au prince royal, lors de son passage à la gare de Rendsbourg : « Vive S. A. le prince royal de Prusse, l'auguste protecteur de la cause sleswico-holsteinoise, le glorieux combattant pour le droit des Duchés, l'*auguste ami de notre duc Frédéric VIII !* »

On a pretendu que, dans la séance du 9 de la conférence de Londres, le plénipotentiaire russe comte Brunnow avait spécialement insisté sur l'obligation du cabinet de Copenhague de renoncer au maintien du blocus des ports allemands. Je crois savoir qu'il n'en est rien et que M. de Bismarck ni dans cette séance, ni dans aucune autre n'a rien fait pour appuyer les demandes parfaitement justifiées des cabinets allemands. Quoiqu'on en dise, la cour de St-Petersbourg n'est rien moins que favorable aux aspirations de la Prusse et de ses alliés et M. de Bismarck s'est plus d'une fois plaint amèrement de l'ingratitude de la Russie, à laquelle il prétend avoir rendu de grands services dans la question polonaise.

On écrit de Kiel, 14 mai :

» A la nouvelle que le prince royal, revenant de l'armée du Schleswig, devait passer par le chemin de fer, le duc d'Augustenbourg est parti, hier, de Kiel, pour aller à la rencontre du Prince, tous deux se rendent à Hambourg où ils séjourneront avec la princesse royale de Prussé.

» Cette démarche étonnera toutes les personnes qui connaissent les relations jusqu'ici peu amicales entre le duc prétendant et la cour de Berlin. En effet, le duc d'Augustenbourg s'est constamment maintenu dans notre Duché malgré les invitations, on peut dire même, malgré les sommations qui lui ont été faites par M. de Bismark.

» En ce moment, une bonne et complète entente paraît s'être établie entre la cour de Berlin et le prétendant ; on en conclut naturellement que ses chances à la souveraineté des deux Duchés ont beaucoup augmenté. Toutefois, on ne pourra pas se dissimuler que si le duc monte sur le trône du Schleswig-Holstein il se trouvera constamment subordonné aux vues politiques et aux intérêts de la Prusse dont il sera, en quelque sorte, toujours le vassal. On affirme même qu'il existe déjà, à ce sujet, des engagements positifs souscrits par le prince en faveur de la Prusse. En tout cas, si la séparation des trois duchés du Danemark s'accomplit par la force, ce sera la Prusse qui profitera le plus évidemment de cette transformation territoriale. Il faut à la Prusse pour devenir une puissance maritime la possession de la rade et du port de Kiel et aucuns sacrifices ne lui coûteront pour atteindre ce but. »

Les lettres de Naples, du 14, signalent l'arrestation d'environ 70 personnes, anciens officiers, nobles ou bourgeois. Il paraît que les papiers dérobés à Rome chez une notabilité bourbonnienne permettront d'établir l'existence d'un complot contre le nouveau régime. Un autre grand procès va s'ouvrir à Capoue pour les faits de réaction de 1860 à Isernia ; il y aura 300 témoins. Le général de Lamarmora dirige lui-même les manœuvres du camp de Capoue.

On écrit de Rome, le 14, que les autorités pontificales et françaises ont arrêté dans ces derniers temps deux cents individus du royaume de Naples, coupables d'invasion du territoire romain. Quatre-vingt d'entre eux sont détenus à Termini.

On écrit d'Alexandrie, 13 mai :

La malle de la Chine, arrivée hier, apporte des nouvelles de Cochinchine. Il paraîtrait que Siam, travaillé par l'influence anglaise, veut renverser le roi du Cambodge, notre protégé. Le gouverneur de Cochinchine a envoyé des troupes à son secours ; les Siamois avaient déjà envahi le territoire cambodgien.

En Egypte, nous sommes dans une période de calme. Les protestations du commerce contre le gouvernement ont cessé. Les mesures prises par Son Altesse commencent à s'exécuter à la satisfaction de tous, l'administration du chemin de fer a subi une transformation graduelle, grâce à la personne habile que S. A. a mise à la tête de cette administration ; le service de la voie ferrée se fera d'une manière régulière et équitable pour tous. Le service de la douane s'améliore aussi, tous les jours et il est à espérer que les deux administrations, qui ont été la source de tant de réclamations et de protestations du commerce, opéreront à l'avenir à la satisfaction de tout le monde.

S. A. vient de perdre une de ses filles, agée de 15 ans, fiancée à un de ses aides de camp. Depuis lors, le vice-roi ne sort pas de sa résidence de Ghisé et ne reçoit personne.

LA FONCTIONNOMANIE.

Malgré un développement industriel qui ouvre aux jeunes gens une foule de carrières lucratives, la manie des places continue à travailler le pays. Il vient de se produire à ce sujet un fait significatif.

Un règlement détermine les conditions exigibles des candidats qui veulent se présenter pour subir l'examen d'admissibilité au surnumérariat dans les bureaux de l'administration centrale des finances. Or, cette année, des candidats qui réunissent toutes les conditions exigées et qui ont fait leur demande en temps utile, ont reçu une lettre autographiée dans laquelle il est dit : « Le nombre des postulants est tellement considérable que le ministre se voit dans l'impossibilité de les convoquer tous pour les examens d'admissibilité ; il

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 20 MAI 1864.

— N° 30. —

BLENDA

CHAPITRE XXXIX.

« Oh ! c'est un jeu cruel ! je ne l'ai pas mérité... non, pas du tout.

— Mais explique-toi donc ! je ne comprends pas le moins du monde ce que tu veux dire.

— A l'hôtel de Wenersborg, répondit-elle tout agitée et avec une précipitation extrême, nous avions pour voisin un comte Creutz, de Schonen... c'est à lui que je crus parler quand nous nous rencontrâmes dans la rue, et que tu me demandes si je m'étais égarée.

— Oh ! je comprends maintenant pourquoi tu t'informas si je partais pour Schonen.

— Sois convaincu que je ne t'aurais fait ni cette question ni aucune autre si je n'avais pas cru savoir qui tu étais. J'avais ouï dire que le comte était un jeune homme brun ; je crus donc que c'était celui que nous avions rencontré dans le vestibule en arrivant. Je te vis d'ailleurs entrer dans sa chambre, et j'entendis, un instant après, le domestique dire au lieutenant, qui passa à côté de nous sur l'escalier, que le comte était là !... Ah ! ce sont des preuves trop claires pour être trompeuses ; tu es le comte, oui, oui, tu es le comte !... A cette époque-là, le cousin Johan était à Hambourg. »

En prononçant ces derniers mots, elle lui prit le bras à deux mains et le regarda d'un œil anxieux.

Mais lui, se dégageant de ces petites mains blanches, qu'en toute autre circonstance il eût si volontiers gardées dans les siennes, reprit d'une voix grave :

« Quelle malheureuse erreur, quelle imagination puérile ! Parce que moi, qui ne logeais pas même à cet hôtel, j'entre dans la chambre du comte Creutz, il faut nécessairement que je sois ce comte... et tu conserves cette folle illusion jusqu'à ce jour ! C'est le comte qui a touché ton cœur ; ce n'est pas l'homme, ce n'est pas le cousin Jean. »

A ces mots, Blenda fondit en larmes.

« Quel indigne jeu, s'écria-t-elle enfin quand elle retrouva l'usage de la parole, quelle indigne jeu que d'abuser ainsi une pauvre jeune fille !... O mon Dieu, mon Dieu, preserve-moi de devenir folle !... Cousin Johan ! le marchand ! oh ! c'est mal, très mal ! »

Et la pauvre Blenda se remit à sangloter, à sangloter comme un enfant à qui l'on aurait pris son plus beau joujou.

« Examinons la chose de plus près, dit Johan d'un ton suppliant, et nous verrons si tu ne me jugeras pas ensuite avec plus d'indulgence.

— Je voudrais bien voir !

— D'abord je ne me suis jamais donné pour un comte.

— Mais je croyais que tu en étais un !

— A qui la faute si tu as une imagination si vive et si tu ne vois partout que des comtes et des barons ?

— Après !

— Quand je te rencontrai à Wenersborg, ta ravissante figure m'intéressa de prime abord, et, ayant appris du conducteur de votre voiture qui tu étais, je résolus de causer avec toi, et j'exécutai ce dessein avec la ferme intention de t'être utile. »

Déjà la curiosité commençait à sécher les larmes qui brillaient dans les longs cils de Blenda.

« Mais pourquoi, demanda-t-elle, cette rencontre devint-elle, pour ainsi dire, le premier chapitre d'un roman ?

— Parce que tu lui donnas toi-même ce caractère ; tu te représentas d'une façon fort piquante comme une châtelaine du moyen âge, et aussitôt je fus prêt à devenir ton chevalier, car l'esprit romanesque est contagieux, et il me gagna.

— Pourtant tout le charme eût été rompu, si tu t'étais nommé, comme le devoir te le commandait !

— Comment aurais-je pensé à quelque chose de si blessant pour mon amour-propre ? Du reste, je me serais déclaré franchement, ou plutôt je n'aurais jamais eu recours à l'incognito, si ce n'eût pas été un secret pour ma mère que je séjournais encore en Suède à ce moment-là.

— Et pourquoi donc la trompais-tu aussi ?

— Par ménagement pour elle.

— Pour elle ?

— Oui, et aussi pour me distraire à la petite tyrannie parfois inhérente à son amour maternel.

— Explique-toi.

— Depuis assez longtemps je ne me portais pas bien, et je désirais aller aux eaux ; mais, sachant qu'à la première nouvelle de l'altération de ma santé, ma mère remuerait ciel et terre et n'aurait pas de repos qu'elle ne me vît installé chez elle et l'objet de ses soins par trop minutieux, je résolus de profiter, pour aller prendre les eaux, d'un voyage à l'étranger que nécessitaient mes affaires.

— Ah ! ah ! voilà donc pourquoi ta lettre de Hambourg se fit attendre si longtemps.

— Tout juste ! Je venais de passer trois semaines à Gustavsberg, et je me rendais à Gothembourg lorsque le hasard me fit te rencontrer à Wenersborg, pour notre bonheur ou notre malheur à tous deux. »

Blenda ne répondit que par un soupir.

« Tu vois donc bien que je ne pouvais guère te dire mon nom ; quelle nouvelle tu aurais alors porté à ma mère ! force était de me réserver de lui apprendre moi-même la vérité à mon retour.

— Et quand tu revins... elle n'avait plus besoin d'explications.

— Helas ! »

Il se fit un long silence.

Blenda le rompit la première, sans prendre le temps de réfléchir par quelle transition insensible elle en était venue à des dispositions plus calmes.

« Qu'est-ce qui a pu te déterminer ensuite à continuer ce jeu ? demanda-t-elle.

— Quelques heures après mon retour, nous nous rencontrâmes par hasard chez un de mes amis, et tu te rappelles que je te présentai comme ma cousine.

— C'est vrai ; mais, lorsque nous fûmes seuls, tu t'en excusas.

— Conviens qu'un corridor n'était pas un lieu favorable pour des explications d'une nature si délicate ; d'ailleurs ton émotion te permettait à peine de te tenir debout ; comment aurais-je pu l'accroître encore ?

— Mais dans la voiture ?

— Là, mon intention était bien de te déclarer que ton ami inconnu était ton parent ; je n'avais plus aucun motif de t'en faire un mystère. Faut-il s'étonner, cependant, qu'entraîné par l'exclamation qui t'échappa, j'aie voulu jouir quelques instants du bonheur imaginaire de te rendre heureuse par ma présence, avant de te préparer à la surprise que j'avais à te faire, et que je m'imaginais, non moins à tort, devoir t'être agréable ?

— Agréable ! oui vraiment ! murmura-t-elle.

— N'oublie pas que j'étais bien convaincu que tu n'aimais en moi que moi-même ; jamais le plus leger soupçon de l'illusion dont tu te berçais ne vint troubler un instant ma joie et mes espérances.

— C'est vrai ; tu ne pouvais savoir... j'oublie toujours cela.

— En outre je désirais recevoir, avant de me faire connaître, toutes tes naïves confidences.

— Et dans quel but ?

— Je tenais à connaître ta réponse à la proposition de ma mère au sujet de ton mariage avec son fils chéri. Comme tu ignorais que le cousin Johan et ton chevalier n'étaient qu'une seule et même personne, j'étais extrêmement jaloux de mon-

(*) Reproduction interdite.